
Introduction

Marc Kober et Khalid Zekri



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1486>

DOI : 10.4000/itineraires.1486

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2011

Pagination : 7-16

ISBN : 978-2-296-55720-8

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Marc Kober et Khalid Zekri, « Introduction », *Itinéraires* [En ligne], 2011-3 | 2011, mis en ligne le 01 novembre 2011, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1486> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.1486>



Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Introduction

Le thème du « corps » est souvent étudié par le monde universitaire en tant qu'il est le corps freudien, pan-sexuel, et révèle l'inconscient. À cet égard, plusieurs ouvrages généraux orientent la question du corps suivant une interrogation philosophique, ou bien en fonction du questionnement sociologique. Enfin, les approches peuvent se croiser en faisceau, à travers notamment certaines notions, comme celle de champ corporel, plus vaste que celle de schéma corporel¹. Le corps est également interrogé comme source du *genre*, dans la répartition du masculin/féminin, et suscite un questionnement identitaire (minorité/majorité ; discrimination entre sexes, âges, ethnies). Le corps pourrait être défini globalement comme « processus dynamique permanent d'engendrement réciproque de l'expérience et du mythe au sein de l'univers du discours² ».

Si la littérature élabore des représentations du corps, comment ces constructions se déclinent-elles en fonction d'un contexte culturel spécifique ? Qu'en est-il du regard extra-européen sur le corps et son esthétique ? Les deux exemples des littératures japonaises et marocaines, malgré leurs divergences manifestes, permettront de croiser les points de vue autour de ces questions. Nous prendrons pour objet d'étude le corps, en tant qu'il est certes un objet social, historique ou psychanalytique, mais qui se donne aussi à voir à travers un certain nombre de « récits » utilisant des médias différents, et notamment les arts visuels. Précisément, une telle approche des récits du corps au Japon et au Maroc nous apprend que, loin de seulement traduire ou exprimer le corps, ces récits produisent littéralement le corps à travers de nouvelles représentations et de nouveaux usages.

La recherche anthropologique est déjà bien développée en ce qui concerne le Maghreb et le Japon, mais l'analyse de la représentation du

1. Michel Bernard, *Le Corps*, Paris, Seuil, coll. « Points. Essais », 1995, p. 50. Le schéma corporel serait la figuration topographique du corps que chacun posséderait en soi, une certaine configuration spatiale du corps, alors que le champ corporel décrit la fonction de relation avec l'environnement social et vivant, dans une approche voisine de la phénoménologie, d'un entrelacement de sensations, nommé « chair » (Merleau-Ponty).

2. Michel Bernard, *op. cit.*, p. 163.

corps dans le *corpus* des textes reste encore à faire. Analyser l'insertion du discours esthétique et la description du corps dans la fiction doit s'accompagner d'une inflexion sociologique. Le contexte culturel de chacun des pays concernés semble impliquer une autre conception de la beauté, tantôt radicalement dissociée du corps et de la nudité, tantôt saturée par un imaginaire du corps à valeur parfois compensatoire. Ainsi, le corps paraît absent ou relativement exclu de la représentation dans la culture arabe, berbère et islamique, ce qui implique un autre champ d'expression pour la beauté. Mais l'*habitus* des sociétés traversées par la culture arabo-islamique démontre au contraire la présence d'une culture du corps particulièrement riche. La nudité semble par ailleurs entrer en contradiction avec l'idée de beauté au Japon, si l'on suit l'opinion exprimée à la cour aristocratique de l'époque *Heian* (平安時代). Ces particularités esthétiques ne doivent pas faire sous-estimer la profondeur et l'ancienneté des influences extérieures, en premier lieu l'influence chinoise, puis celle des Européens, héritiers d'une tradition gréco-latine et judéo-chrétienne, ou plus récemment, le rayonnement du modèle anglo-saxon. Ainsi, la (dé)construction du corps féminin dans la littérature arabe et dans la littérature japonaise, ou encore la perception du corps de « l'autre », celui des minorités, sont des questions qui méritent d'être traitées au-delà des dichotomies dominant/dominé.

À quelles conditions pourra-t-on distinguer une pensée originale du corps qui ne soit pas un *orientalisme*, c'est-à-dire la projection d'un regard *occidental* sur le corps, ou encore un *auto-orientalisme*? La fiction naît d'un imaginaire du corps construit à partir de canons occidentaux et non occidentaux reformulés dans une conscience locale autochtone, suivant un syncrétisme où il s'agira de mesurer la part d'une autoreprésentation définie depuis un point de vue extérieur. Les questions d'esthétique rejoignent ainsi celles touchant aux *genres physiques et textuels*. Parmi les problématiques abordées figureront en bonne place l'apparente globalisation des cultures sous l'angle particulier de la littérature, et la validité de la démarche comparatiste lorsqu'elle s'éloigne de l'aire strictement européenne. Est-ce sous l'effet d'un européocentrisme difficile à contourner, force est de constater que les études réellement comparatives entre aires proche-orientale et extrême-orientale sont rares ou inexistantes. Il n'est pas sûr que nous ayons fait plus qu'amorcer ici ce rapprochement. Des nouvelles pistes de réflexion s'ouvrent pour de nouvelles recherches.

La construction narrative du corps japonais passe par une généalogie, un ensemble de médiations culturelles autochtones, mais tout autant héritées, ou interculturelles. La littérature confirmerait moins l'existence d'un *schéma corporel* qu'une relation à autrui ouvrant un *champ corporel* spécifique³. Le corps est ouvert sur un possible conditionné par l'espace/temps où le sujet habite. Le thème corporel est au cœur d'une réflexion sur

3. Voir la définition donnée par Michel Bernard, *op. cit.*, p. 50.

le sujet, et sur la façon dont l'un s'empare du corps de l'autre. La spécificité de cet ensemble d'études est que le corps n'y est pas seulement considéré comme un objet social, historique, ou psychanalytique, mais comme un objet exprimé/traduit par un « récit » au sens très large.

Le domaine envisagé est celui de deux littératures qui s'ignorent à peu près, même si monde arabe et monde japonais ne sont pas toujours restés à distance, en particulier au xx^e siècle. Lorsqu'on étudie le Maroc et le Japon, il est indispensable de se confronter à la validité du modèle orientaliste, puisque la culture, les arts, la vie quotidienne de ces pays, ont déjà été racontés. Une multitude de documents existent, et continuent d'être produits – y compris sur le corps japonais, marocain, ou sur le corps oriental⁴. Reste à savoir si le corps oriental peut servir de dénominateur commun. Ces textes, doublés d'une iconographie choisie, forment un discours d'autorité. Ils affirment un corps oriental, dans ses ramifications locales. En un sens, ils cartographient un territoire (l'Orient), objet d'un pouvoir scientifique et culturel, et d'une consommation esthétique⁵.

En ce qui concerne le Japon, le mouvement artistique français, puis européen, et américain, dit « Japonisme », et ses dérivations actuelles, n'est pas sans influencer notre perception de la littérature ou des autres arts nés au Japon. L'orientalisme influence notre perception du Maroc (aussi bien du dehors que du dedans). Cela dit, ces deux orientalismes sont-ils comparables ? Lorsqu'on aborde deux littératures particulières, et leurs développements modernes ou contemporains, peut-on faire abstraction d'une telle emprise ? Dans leurs meilleures productions, ces littératures se construisent peut-être à rebours d'un discours dominant, comme des contre-orientalismes. Plus probablement encore, il existe une littérature (ou un art) japonais sous influence européenne. On cite souvent Mishima Yukio, Kawabata Yasunari, ou Tanizaki Junichirô comme des auteurs étrangers au Japon, et inversement, comme la quintessence du Japon à l'étranger⁶. Karatani Kôjin fait état d'une mise entre parenthèses de l'autre, ou d'une

4. Parmi divers ouvrages, nous citerons notamment Traki Bouchrara-Zannad, *Les Lieux du corps en Islam*, Paris, Publisud, 1994 ; François Lachaud, *La Jeune Fille et la Mort. Misogynie ascétique et représentations macabres du corps féminin dans le bouddhisme japonais*, Paris, Collège de France, coll. « Bibliothèque des Hautes Études japonaises », 2006.

5. Voir Marc Kober, « La carte poétique des Suds et des Orients », *Itinéraires et Contacts de Cultures*, vol. 42, *Poésies des Suds et des Orients*, 2008, p. 7-11. L'ouvrage devenu classique d'Edward W. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2005 (première édition anglaise, 1978, puis en français, 1980), reste étrangement muet au sujet du Japon et du japonisme.

6. Voir au sujet notamment du statut ambivalent du choix esthétisant de Kawabata Yasunari dans l'histoire du Japon en guerre les analyses de Karatani Kôjin, notamment dans *Origins of modern Japanese Literature*, Durham, Duke University Press, 1998. Et pour une approche comparative de l'œuvre de Mishima Yukio : Annie Cecchi, *Mishima Yukio : esthétique classique, univers tragique, d'Apollon et Dionysos à Sade et Bataille*, Paris, Champion, 1999.

simple projection de soi, ici de l'Occident dans le Japon, ceci à travers notamment la défense du « beau Japon », fragile et éphémère, de Kawabata Yasunari. Le Japon ne serait souvent qu'un miroir pour la conscience de l'Occident, et une partie de la littérature la plus admirée au Japon un dispositif construit par l'Occident, mais aussi créé par certains écrivains japonais, comme Kawabata⁷.

En définitive, on peut s'interroger sur la validité de la notion de littérature nationale, ou tout au moins sur son caractère transitoire, associé à une émergence en termes de littérature tout court.

Dans la culture marocaine, le corps et ses désirs sont restés longtemps impensés, comme c'est le cas pour le reste du monde arabo-islamique⁸. Le recours à des exemples de la culture médiévale arabe a souvent fonctionné comme un argument attestant l'existence d'une réflexion sur le corps en Islam. La présence de textes parlant du corps n'est pas forcément un gage de réflexion sur la complexité du corps. Ce sont les modernités qui, dans différentes aires géographiques, ont contribué à la construction d'une « pensée du corps ». Dans le cas du Maroc contemporain, la littérature et la peinture jouent un rôle incontestable dans le développement de cette réflexion. Les études réunies dans ce numéro d'*Itinéraires* le montrent bien. En effet dans le roman au féminin, la socialité s'institue souvent à travers la stéréotypie qui « gouverne » le corps de la femme et de l'homme. L'une des caractéristiques dominantes de l'écriture-femme au Maroc est cette propension à la mise en scène de la situation subalterne du corps féminin par rapport à une domination qui reste largement masculine. Cela pose bien entendu la question de la construction socioculturelle du genre au Maroc. Ce désir de répondre à un horizon d'attente préétabli (souvent sans déployer une stratégie romanesque visant ce but), nous a conduit à nous interroger sur l'*originalité* (notion à vrai dire très floue et souvent galvaudée) de ce roman au féminin en examinant la catégorie même d'« auteur féminin » et sa place dans le contexte littéraire marocain. *Marrakech, Lumière d'exil* de Rajae Benchemsi, *La Mémoire des temps* et *Étreintes* de Bouthaina Azami-Tawil, *Jirah al-rouh wa al-jassad* (Blessures de l'âme et de la chair) de Malika Mostadraf, *Cérémonie* de Yasmine Chami-Kettani, *Oser vivre* de Siham Benchekroun, *Rêves de femmes* de Fatéma Mernissi mettent en récit la tentative de positionnement de la *voix féminine*. Comment le corps *mineur* de la femme cherche-t-il à légitimer son identité singulière dans un

7. Karatani Kojin, « D'un dehors à l'autre : Kawabata et Takeda Taijun », dans Patrick De Vos (dir.), *Littérature japonaise contemporaine. Essais*, Arles-Bruxelles, Picquier-Labor, 1989, p. 32.

8. Cf. Abdelwahab Bouhdiba, *La Sexualité en Islam*, Paris, PUF, 1975 ; Malek Chebel, *Le Corps en Islam*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1984 et *L'Esprit de sérail : mythes et pratiques sexuelles au Maghreb*, Paris, Payot, 1988 ; Abdelkébir Khatibi, *Le Corps oriental*, Vanves, Hazan, 2002 ; Frédéric Lagrange, *Islam d'interdits, Islam de jouissances*, Paris, Téraèdre, 2008.

espace qui lui impose une *hexis corporelle* préétablie ? Telle est la question matricielle du roman au féminin où il est question de *voix féminines* qui se construisent à travers la mise en scène d'une corporéité problématique.

La transgression que le roman au féminin fait subir au corps rejoint une autre transgression, celle de l'homoérotisme. Les stratégies narratives et énonciatives mises en textes par les auteurs qui racontent leurs expériences homoérotiques constituent un acte politique à travers le pouvoir sous-jacent aux préférences sexuelles de leurs personnages. Ces stratégies déconstruisent les masques sociaux qui prennent appui non seulement sur l'islam, mais aussi sur la tradition populaire comme garant de l'hétéronormativité. Cette déconstruction est représentée, de manière incisive, dans la littérature marocaine comme en témoignent les œuvres de Mohamed Leftah, Karim Nasser, Rachid O. et Abdellah Taïa. Les peintres marocains mettent également au centre de leurs créations picturales le corps et ses distorsions. Les tableaux de Abbès Saladi, Hicham Benohoud, Zakaria Ramhani, Mahi Binebine, Mohamed Kacimi et Jalal Gherbaoui, pour ne citer que ceux-là, constituent une parfaite illustration de cette peinture du corps arabo-musulman. Les articles portant sur le corps arabo-musulman, à travers le contexte marocain, examinent ces aspects à travers des analyses épistémologiques, littéraires et plastiques.

Dans son analyse du corps en Islam, Mustapha Ben Taïbi convoque les sciences du langage pour étayer son argumentation. En s'appuyant, d'une part, sur les textes fondateurs de l'islam, à savoir le Coran et la tradition prophétique (dans son orientation sunnite) et d'autre part, sur les efforts interprétatifs du théologien marocain Abûl-Hasan 'Ali b. Muhammad b. al-Quattân al Fâsi. Il s'agit pour Mustapha Ben Taïbi d'éclaircir la manière dont ce corpus islamique donne à penser le corps au-delà tout en essayant de déjouer les apories des approches essentialistes.

À travers son étude consacrée au roman au féminin et à l'écriture de l'homoérotisme, Abdallah Lissigui analyse la manière dont le pouvoir socio-culturel est exercé sur le corps « marginal » au Maroc. Les romans étudiés sont marqués par une tension narrative qui leur accorde une « fonction de résistance » face aux discours sociaux qui « naturalisent ce qui relève de la culture et de l'histoire ». La mise en texte de l'enfermement et de la marginalité du corps permet de dire « les ambiguïtés de toute une société fondée sur la métaphysique des séparations ». L'étude de Abdallah Lissigui montre les apories des oppositions essentialistes dans lesquelles le corps, tel qu'il est évoqué dans certains romans marocains, est culturellement enfermé.

Analysant l'univers fictionnel de Mohamed Leftah, Ziad Elmarsafy met l'accent sur le corps des personnages marginaux tel qu'il est mis en récit : prostituées, bâtards, proxénètes, hommes et femmes de bordels, piliers de bars. Ce qui intéresse l'écrivain n'est pas tant les marginalités sociales que l'ordre poétique qu'on peut extraire de la « laideur » et des tristes beautés. Ziad Elmarsafy analyse la manière dont Mohamed Leftah

mine de l'intérieur le système socioculturel qui entretient les tabous corporels et les « arrangements » interprétatifs qui permettent à chacun de lire les codes sociaux tantôt selon ses propres « désirs » et tantôt selon une certaine *doxa* rigoriste. Les récits de Leftah apparaissent ainsi comme un hymne au corps avec toutes ses ambiguïtés.

En abordant les textes d'Abdelwahab Meddeb dans lesquels « la cuisine forme une pièce des plus privilégiées », Abdelkrim Chiguer insiste sur l'inachèvement du culinaire comme signe de non fixité identitaire. Par une lecture hédoniste du rapport à la cuisine maghrébine en général et marocaine, en particulier, l'auteur de l'article montre le parallèle entre le refus de prescrire une recette culinaire définitive et la déconstruction du dogme de l'appartenance immuable. La dimension anthropologique du métissage est disséminée aussi bien dans les recettes culinaires que culturelles dans les textes analysés par Abdelkrim Chiguer.

Dans son décryptage du corps hybride tel qu'il est mis en scène chez trois peintres marocains, Anouar Ouyachchi montre que derrière la représentation artistique de l'hybridité corporelle, se profile un questionnement « d'ordre métaphysique, politique et culturel ». Les artistes, par leur conscience aiguë du devenir corporel et de son impureté, opèrent un travail d'invention, de re-création et de négociation entre « rêve et réalité, tradition et modernité, Orient et Occident ».

Selon certains, le *champ corporel* d'un Japonais serait différent de celui d'un Occidental⁹. Contrairement au corps occidental devenu en partie autonome à la Renaissance d'après les historiens, le corps japonais serait davantage resté dans la dépendance de l'environnement naturel. Il appartiendrait encore à la nature, et l'architecture japonaise serait un élément fondateur d'une harmonie entre le corps et la nature¹⁰. Ces réflexions générales, certes justifiées par certains faits, et de manière empirique, doivent bien entendu être prises avec les précautions d'usage, puisque l'essentialisation de l'autre comme être « plus naturel » renvoie de façon sous-jacente à une conscience de soi comme garant de la « civilisation ». *De facto*, les Japonais risquent à ce compte-là d'être pris pour de nouveaux « indigènes » restés à l'âge d'or, comme le furent les Tahitiens pour les Français du XVIII^e siècle en particulier.

Les études de Marc Kober, Ignacio Quiros, et Komatsu Junko, mettent particulièrement l'accent sur l'environnement mental et physique du corps japonais, en tant qu'il est un corps relationnel, ouvert à une profondeur mythique et historique, et du moins dans sa représentation, perméable à un milieu physique autant que culturel.

L'article de Marc Kober introduit les études japonaises par une réflexion sur le corps et ses « récits » dans le contexte historique d'un pays

9. Michel Bernard, *op. cit.*, p. 50.

10. Dominique Buisson, *Le Corps Japonais*, Paris, Hazan, 2001, p.10.

qui dut s'ouvrir à au moins deux reprises à la comparaison et à l'influence d'autres canons esthétiques et rationnels. Ainsi, la défaite de 1945 se répercute comme une infériorité ressentie dans le corps. L'article suit une approche chronologique et thématique qui conduit des origines à la littérature contemporaine.

L'omniprésence du corps dans les récits japonais est questionnée comme un fait signifiant dans un contexte mythique ou religieux, mais aussi comme une reconstruction fantasmatique. Parmi les récits du corps japonais, l'auteur distingue une représentation rationnelle d'une représentation esthétique, dans l'interaction entre culture locale et culture héritée. En particulier, l'histoire de l'ouverture du Japon moderne est celle d'une médicalisation du regard, doublée du cheminement souterrain de représentations idéologiques, mythiques et sacrées. Il est frappant à cet égard de constater les récurrences figuratives, ou encore le centrage du récit sur un type de corps sexué, naturel, féminin. La dimension érotique d'une part, la dimension fantastique d'autre part, semblent dominer un imaginaire du corps japonais promis à une résonance universelle dans le domaine du récit visuel.

Ignacio Quiros, dans une étude d'une grande précision ethnographique, procède à une relecture de certains passages fondateurs des anciennes annales du Japon, le *Kojiki* et le *Nihon-shoki*, en particulier ceux qui ont trait à l'origine du Japon, et à la création des éléments par les « parents du monde », Izanaki et Izanami, ou à la danse de Ame no Uzume devant la grotte d'Iwato. Ce choix se justifie par le fait qu'il s'agit des textes les plus anciens du Japon et à ce titre considérés comme les plus représentatifs d'une conscience autochtone et des rapports entretenus par les Japonais de l'époque archaïque avec leurs corps. La référence aux corps passe par des notions spécifiques. En particulier, la beauté et la nudité se relie à un réseau complexe de notions souvent contradictoires, comme la purification ou la honte. Cette dernière est un sentiment éveillé par le regard de l'autre sur soi. L'attirance peut se transformer en honte. Dans le cas du Japon archaïque, le « poids du regard » est lié à l'existence d'un tabou. Cette étude historique des origines ouvre de belles perspectives pour comprendre la situation présente.

L'analyse de Komatsu Junko retrace le cas spécifique des bains au Japon. Elle décrit ce que les bains représentent dans ce pays, comme *habitus*, mais aussi comme contenant d'une représentation originale du corps, au sens où les écrivains indiquent à la fois une identité sociale et personnelle à travers leur description de cet espace de relation avec son propre corps et avec celui des autres. Une analyse comparative avec le *hammam* au Maroc vient aussitôt à l'esprit, mais elle aurait demandé une ampleur incompatible avec les limites de cet ouvrage. Il s'agit néanmoins d'une coïncidence remarquable. L'étude du hammam a déjà été entreprise dans divers ouvrages avec une grande précision auxquels nous ne pouvons que renvoyer¹¹.

11. Voir notamment Abdelwahab Bouhdiba, *op. cit.*, et T. Bouchrara-Zannad, *op. cit.*

Le Japon ancien aurait été marqué par d'innombrables rites visant à exorciser l'impureté, parmi lesquels les ablutions et les bains. Par la suite, l'hygiène corporelle garde une importance centrale dans la mentalité courante. La pratique du bain à domicile ou dans un établissement public s'accompagne de rapports interindividuels, qui participent de l'affection et de la relation immédiate. Cette pratique sociale possède une dimension esthétique, par un exercice du regard propice à l'observation de l'écrivain, tout autant qu'à la notation artistique, en particulier dans le domaine de l'estampe. Source d'une jouissance physique, le bain est le lieu d'une construction imaginaire, et fonctionne comme une métaphore de la culture japonaise.

Précisément, les contributions de Nagata Michihiro, Emmanuel Lozerand, Hamada Akira, Valérie Louison, et Patrice Bougon abordent différentes œuvres littéraires, graphiques ou cinématographiques qui reflètent les complexités de la représentation du corps au Japon.

Nagata Michihiro étudie les récits de ninjas de Yamada Fûtarô, écrivain qui a été largement adapté au cinéma ou en bandes dessinées. Ces récits introduisent le lecteur à un art secret des ninjas qui ne va pas au-delà de la limite des possibilités physiologiques humaines, mais qui s'écarte pourtant du bon sens. Toutefois, l'auteur s'appuie sur une réalité historique, et ne s'égare pas dans un imaginaire aberrant. Son explication pseudo-scientifique vise à une représentation du corps qui aurait une valeur d'objectivité, alors qu'elle s'inscrit dans la filiation de récits légendaires. Pour ce faire, le regard médical de cet écrivain et médecin, parvient à démystifier le corps humain. L'expérience de l'hécatombe liée aux bombardements du Japon a sans doute favorisé le mode de représentation clinique de la mort ou de la souffrance physique. Yamada Fûtarô témoigne de sa filiation avec la littérature médicale comme Abe Kôbô. Plus largement, cet exemple littéraire démontre la plasticité des représentations romanesques, susceptibles d'envahir le champ visuel et reflète l'ambition scientifique et positiviste du Japon, mais aussi la construction fictive d'une identité autochtone singulière.

En évoquant deux écrivains japonais célèbres du début du xx^e siècle, Masaoka Shiki et Natsume Sôseki, Emmanuel Lozerand indique comment ces auteurs ont saisi dans leurs œuvres certaines dimensions essentielles de l'expérience corporelle. Les souffrances de la maladie, mais aussi les rapports des individus à la nourriture y sont très précisément décrits. À cet égard, leurs textes sont significatifs d'une expérience du corps inscrite dans un contexte historique et culturel très particulier : l'auteur s'interroge sur la dimension universelle d'une telle expérience, et sur la capacité de la littérature japonaise à exprimer cette universalité. Existe-t-il, selon ces deux auteurs, une manière proprement japonaise de souffrir et d'avoir faim ? Telle est l'une des questions centrales que soulève cette étude.

L'analyse de Hamada Akira prend pour objet l'œuvre du romancier Yoshiyuki Junnosuke, connu pour ses romans centrés sur les rapports amoureux et sur la description minutieuse du corps des femmes. Comme

Natsume Sôseki ou Masaoka Shiki dans une période antérieure, Yoshiyuki est très sensible aux réactions de son corps en proie à diverses maladies. Cet état physique préoccupant le prédispose à une réflexion sur le corps des Japonais qui se sont sacrifiés pour la guerre, puis qui ont œuvré au rétablissement économique du pays. L'auteur de cet article propose une analyse des représentations du corps retenues par Yoshiyuki dans ses romans des années 1960-1980, et insiste sur le choix très personnel d'un idéogramme pour désigner le corps. Les personnages, souvent marginaux dans la société japonaise, ne se veulent pas éloquents mais ils nous permettent d'entendre une voix originale qui passe au travers du corps.

Valérie Louison présente pour sa part l'œuvre graphique de Tatsumi Yoshihiro, maître du manga réaliste (*gekiga*) en suivant le prisme de la représentation du corps. Pour autant, la contrainte du double espace créatif que représentent la case et la bulle, favorise une extrême tension de nature réaliste et psychologique que l'auteur réussit pleinement à exprimer. Avec parfois seulement huit à seize planches, l'auteur excelle à produire un choc dans l'inconscient du lecteur lié à un puissant « effet de réel ». Ces récits se caractérisent par une « épaisseur existentielle » fondée sur le document vrai, le fait divers, ou sa propre expérience, dans l'esprit des écrivains naturalistes français. Ce faisant, il montre l'envers (*ura*) de la société japonaise, et n'hésite pas à aborder des sujets angoissants, comme l'avortement, le suicide, la mort et la folie, la guerre et les déviances sexuelles, où le corps occupe une place centrale. Parmi les types de personnages fréquents se présente l'homme déchu, celui qui cultive son échec, et cette déchéance se lit dans une représentation du corps humilié et solitaire au cœur de la mégapole, aux antipodes du corps viril et guerrier de la propagande militariste japonaise. Face à cette silhouette pathétique, le corps féminin est l'objet du tourment et de la frustration. Il reste obscur et désirable, sans jamais assouvir, sinon par une relation destructrice. Avec d'autres artistes, comme le cinéaste Imamura Shohei, Tatsumi se révèle ici comme l'un des grands entomologistes de l'*homo japonicus* de l'après-guerre.

Patrice Bougon aborde pour sa part la représentation cinématographique du corps nu féminin, depuis l'après-guerre jusqu'au milieu des années 1960, à travers l'analyse filmique de séquences issues des *Contes de la lune vague après la pluie* (*Ugetsu monogatari*) de Mizoguchi Kenji, sorti en 1953, et de *Tatouage* (*Irezumi*) de Masumura Yasuzo, sorti en 1966, et adapté d'une courte nouvelle homonyme de Tanizaki (*shisei*) publiée en 1910. Enfin, il analyse *Passion* (*Manji*) du même Masumura, sorti en 1964, et adapté de *Svastika* (*Manji*) (1928-1930), roman de Tanizaki Junichirô. L'auteur de cette étude filmique part du postulat selon lequel la culture japonaise utilise souvent le détour et l'allusion. Et le corps en particulier est un objet sémiologique qui se dit indirectement. L'interdiction partielle et sélective de la nudité incite à un supplément d'art qui implique un érotisme indirect. L'adaptation de récits au cinéma souligne la différence entre deux

types de représentations du corps et deux fonctions de l'imaginaire. Le corps dénudé de la femme n'est pas, en tant que tel, présenté comme objet du désir, mais comme simple surface d'inscription d'une œuvre d'art, dessin ou tatouage. Autrement dit, le dispositif privilégié est symboliquement polysémique en chacun de ses éléments, et met en jeu le spectateur dans sa division.

En résumé, les diverses analyses que nous présentons, de la plus générale à la plus spécifique, semblent vouloir confirmer ce qui était pressenti, à savoir qu'il existe des différences importantes entre les deux contextes culturels du Maroc et du Japon en dépit d'une commune appartenance à l'Orient. En même temps, s'agissant de corps, et sans verser dans l'universalisation abstraite, nous pourrions, à travers le choix de deux civilisations si différentes, effectuer des rapprochements significatifs, et nous approcher d'une commune manière de sentir avec nos corps.

Marc Kober et Khalid Zekri